

#### IV

— Prends la route de droite, commanda le colonel Prieur.

L'automobile changea de direction.

— Fais attention au second tournant. Tu le connais ?

La tête du petit chauffeur bleu s'abaissa affirmativement.

Il était neuf heures du matin. Nous avions quitté Beyrouth à huit heures. La veille, comme je prenais congé de lui au Sérail, le colonel Prieur m'avait dit :

— Rien à faire demain ? Je vous emmène.

— Où cela, mon colonel ?

— Au centre d'aviation, à Raiak. Pas d'objections ?

— C'est-à-dire...

— Quoi ?

— D'abord, il y a mon travail.

— Quel travail ?

— Vous savez bien, mon colonel.

— Votre carte bédouine ? Elle est à peu près terminée.

— J'attends demain les renseignements concernant les Sbaa.

— Bon ! ils arriveront bien sans vous. C'est tout ?

— Non, mon colonel.

— Quoi encore ?

— Vous avez peut-être oublié qu'il y a demain soir réception à la Résidence.

Le colonel avait grommelé :

— Je ne l'ai fichtre pas oublié.

— Nous sommes forcés...

— Je sais, je sais. Nous serons revenus à temps pour votre réception. Je suis, moi aussi, forcé d'aller demain à Raiak. Une histoire d'achat de terrains pour l'aviation. Je vous expliquerai ça en route. Donc, demain, ici, huit heures, devant le perron. Nous déjeunerons chez les aviateurs. Je viens de téléphoner au commandant du centre. Nous serons rentrés à sept heures. Le temps de dîner, de nous mettre en tenue... A demain.

Nous avons quitté Beyrouth à l'heure fixée. Il avait plu pendant la nuit. La pluie avait fixé la poussière, sans la transformer en boue. Les toits de briques des petites maisons libanaises lui-saient, charmants et rouges. Les oliviers étaient plus verts que de coutume. Un essaim de nuages blancs moutonnait dans l'azur.

Je m'étais bien promis d'utiliser, pour mes fins obscures, cette promenade inopinée. Mais la question qui me brûlait les lèvres, je ne me serais jamais figuré qu'elle fût si difficile à poser. Je

m'étais assigné d'abord, comme limite extrême, les pins de la Résidence. Mais ce premier terme fut franchi sans que désarmât ma pudeur bizarre. Nous commençâmes à nous élever dans le ciel sur les premières pentes du Liban. Le second terme fut dépassé de même, un café en plein vent où les automobiles se ravitaillaient d'essence, un peu après les bicoques de l'asile des aliénés. J'entendais vaguement le colonel Prieur me raconter son histoire d'achat de terrains : les vendeurs de la Bekaa prétendaient exiger de l'administration de la Guerre, outre le prix des susdits terrains, la valeur des récoltes de l'année courante, plus une soulte équivalant au prix des récoltes des trois années consécutives, l'acquisition des grains nécessaires à l'ensemencement ayant été déjà conclue par eux pour ces trois années...

— Quand nous aurons dépassé Aley, me disais-je, je jure que je parlerai.

— Vous pensez comme je vais m'incliner devant la volonté de ces messieurs, s'exclamait le colonel Prieur. Ils sont trois, deux maronites et un musulman. Je les ai convoqués pour une heure. Je les prierai de s'asseoir, très poliment, et puis...

— Mon colonel...

— Quoi ?

— Qui est la comtesse Orlof ?

L'automobile était en train de longer une caravane. A notre gauche, l'abîme ; à notre droite, la

chaîne oscillante des chameaux. Un écart malencontreux d'une de ces bêtes chargées d'énormes caisses pouvait nous précipiter dans le vide. Ce ne fut que lorsque le chameau de tête fut dépassé, que le colonel Prieur me dit, d'un air goguenard :

— Vous ne faites guère attention aux belles histoires que je vous raconte.

— Mon colonel...

— Oh ! pas de confusion. Il ne s'agit pas des terrains de Raiak. Cela remonte à plus loin, au premier jour que je vous ai reçu, dans mon bureau du Sérail. Je crois bien vous avoir parlé ce jour-là de la comtesse Orlof.

C'était vrai. Je ne l'avais pas oublié.

— Il me semble avoir appelé alors votre attention sur elle. Aujourd'hui, vous voulez des détails ? C'est bien toujours à l'officier de renseignements que je m'adresse, n'est-ce pas ?

— Mon colonel, ma question est-elle donc si extraordinaire ?

— Euh, euh ! Pas elle, mais un peu la façon dont vous me la posez. Permettez que ce soit moi d'abord qui vous questionne.

— A vos ordres,

— C'est bien toujours lundi prochain que nous dinons chez le colonel Hennequin ?

— Lundi prochain.

— Dîner de fiançailles ?

— C'est-à-dire que c'est à ce dîner que mes prochaines fiançailles avec Michelle seront annoncées

à quelques amis, dont vous êtes le premier, mon colonel.

— J'entends bien. Maintenant, allez. Interrogez-moi. Je répondrai.

J'étais un peu décontenancé. Il sourit.

— J'aime beaucoup, beaucoup Michelle, dit-il.

— Elle le mérite. Mais quel rapport peut-il y avoir entre elle et la comtesse Orlof ?

— Oh ! fit-il, aucun, j'espère. Je ne souhaiterais pas qu'il y eût le même que celui qui a existé entre cette femme et Jeanne d'Aubian, voilà tout.

— Jeanne d'Aubian ?

— Vous n'avez pas connu. La fille du commandant d'Aubian, de l'aéronautique. Elle était fiancée, elle aussi, voilà deux ans, au lieutenant Fabre, également de l'aéronautique. Je devais être le témoin de Fabre. Je ne l'ai jamais été. La comtesse Orlof avait passé par là.

— La comtesse Orloff a été la maîtresse de Fabre.

— Notamment.

— Il n'a pas dû s'ennuyer.

Le colonel me frappa sur l'épaule d'un air satisfait.

— J'aime mieux ce ton, dit-il.

— Je ne comprends pas bien...

— Je répète que j'aime mieux ce ton. Je le préfère au ton singulier, au ton presque tragique sur lequel vous m'avez demandé, tout à l'heure, si je connaissais la comtesse Orlof. Maintenant

que je suis certain que c'est l'officier de renseignements qui me questionne, je répondrai. Mais avez-vous donc tout à fait oublié ce que je vous ai dit d'elle, le jour où je vous ai installé dans votre service ?

— Vous ne m'en avez parlé qu'accidentellement, mon colonel, à propos de lady Hester Stanhope, de lady Blunt, de miss Bell.

— Mon Dieu, peut-être ce rapprochement était-il gratuit. Mais peut-être aussi n'est-il pas tellement sot de croire qu'elle s'apparente à ce trio de sympathiques Anglaises.

— Elle est Anglaise, également ?

— D'origine. Mais d'une origine, comme vous verrez, assez confuse.

— Elle s'occupe de politique ?

— Peut-on le dire ? A sa façon. Selon son bon plaisir. Hier encore, il est vrai qu'elle était toute aux Druses. Cela a pu nous paraître suspect, les Druses ayant été, de toute éternité, les jouets d'élection des intrigues anglaises. Mais, d'autre part, on peut admettre qu'il y a en ce peuple, beau et brave, et mystérieux à souhait, assez de côtés susceptibles d'attacher une jeune femme romanesque. Enquête faite, il ne m'est pas permis d'affirmer que cette inclination soit jamais sortie du plan sentimental, ou pour mieux dire pittoresque. Vous connaissez le principal chef des Druses, l'émir Farès ? On ne peut nier qu'il soit un fort bel homme, et...

— La comtesse Orlof a été la maîtresse de l'émir Farès ?

— Notamment.

— Elle l'est encore ?

— Ah ! mon cher, vous m'en demandez trop. Cette femme est d'une parfaite indépendance. Personne ne saurait affirmer que tel ou tel ne sera pas son amant, ou, s'il l'a été, qu'il ne le sera plus. Cela vous émeut ?

— Cela m'intéresse, et m'étonne un peu.

— Qu'est-ce qui vous étonne ?

— De n'avoir pas, depuis deux mois, eu une seule fois à m'occuper, dans mon service, de la comtesse Orlof.

Le colonel sifflota.

— Voilà qu'il se vexe, à présent ! Dites donc, vous ne prétendez pas, en deux mois, vous être mis au courant de tout.

— Certes, mon colonel...

— J'ai appelé votre attention sur la comtesse Orlof. Il m'était difficile, dans une première conversation, de faire davantage. Il nous faut user avec elle de beaucoup de ménagements. Nous ne devons, par exemple, jamais oublier qu'elle a reçu, il y a un an, de la main du général Gouraud, la médaille de la reconnaissance française.

— Je connaissais ce détail. Il s'accorde mal avec ce que vous venez de me laisser entendre.

— Et puis après ? Dans ce pays, les choses ne sont simples que pour les gens qui y passent

quinze jours. Restez-y seulement un an : vous verrez que tout se complique, s'embrouille. Que la main qui décore la comtesse Orlof soit la même qui signe l'ordre plaçant cette femme sous la surveillance militaire, y a-t-il là quelque chose susceptible de vous étonner ?

— Votre avis là-dessus, mon colonel ?

— Mon avis ? Je vais vous le dire en toute franchise. Nous avons raison de ne pas perdre de vue la comtesse Orlof, à cause des personnages suspects qu'une créature aussi étrange doit fatalement attirer dans son orbite. Mais à la suspecter, elle, nous perdrons et notre temps et notre argent.

— Elle n'est pas hostile à la cause française ?

— Ce n'est pas cela. Elle est riche.

— Est-ce une raison suffisante ?

— C'en est une. La meilleure que je connaisse.

— Lady Hester Stanhope, cependant ?

— Je vous attendais là. Eh bien, ceux qui voudront se donner la peine d'étudier sérieusement son cas vous confirmeront mes paroles : lady Hester était ruinée quand elle est venue en Syrie. Son luxe, le faste avec lequel elle éblouit les bédouins, c'était l'argent du gouvernement anglais qui le lui procurait. Cette puissance apparente lui monta à la tête. Elle devint folle. Quand les Anglais comprirent qu'ils ne pouvaient plus en attendre aucun service, ils lui coupèrent les vivres.

C'est dans le plus noir dénûment qu'est morte la misérable reine de Palmyre.

— Peut-être la fortune de la comtesse Orlof, elle aussi...

— J'aime, dit le colonel, j'aime que ce soit avec ce calme-là que vous discutiez le cas de cette curieuse personne. Tout à l'heure, ma parole, à la façon dont vous m'avez interrogé à son sujet, vous m'avez fait peur. Je vous ai cru pris... La connaissez-vous ? Je veux dire, l'avez-vous vue ?

— Trois fois.

— Où cela ?

— La première fois, chez le secrétaire général du haut-commissariat. La seconde fois, au Kur-saal. La troisième fois, chez elle. Je suis allé lui faire une visite.

— A Beyrouth ?

— A Beyrouth. Mais il y avait tellement de monde dans son salon, que nous n'avons pas échangé dix paroles.

— Il y aura bien plus de monde ce soir autour d'elle, à la Résidence. De quoi parlions-nous donc ? Ah ! oui, de sa fortune. Le dernier commis de banque de Beyrouth vous dira que c'est une des plus considérables du pays.

— Quel chiffre ?

— Je ne sais pas. Une centaine de milliers de livres égyptiennes, au moins. Au cours du jour, plusieurs millions de notre monnaie.

— D'où lui vient cet argent ?

— Ah ! ça, mon cher, ce serait un peu long à vous raconter. C'est l'histoire même de la comtesse Athelstane.

— Pourquoi ce nom ?

— Anglaise, je vous l'ai dit, elle est de naissance anglaise, officiellement. Elle-même m'a raconté son baptême. Son père, sir Francis Webb, était ministre d'Angleterre à Pékin. Il paria, lady Webb étant enceinte, que l'enfant serait un fils, et qu'il l'appellerait Athelstane. Il y a un type qui porte ce nom dans *Ivanhoe*, bouquin dont le dit sir Francis était, paraît-il, féru.

— Et avec qui fit-il ce pari ?

— Avec son collègue, le ministre de Russie. On était en 1883, je précise. L'enfant naquit. C'était une fille. Sir Francis ne l'en appela pas moins Athelstane, de sorte que le gain de la seconde partie du pari compensa la perte de la première.

— Le ministre de Russie était de bonne composition.

— Il ne pouvait décemment protester, étant galant homme.

— Ah ! on disait donc...

— Oui, qu'il était pour quelque chose dans la naissance de la petite fille.

— Et comment s'appelait ce beau parieur ?

— Mais le comte Orlof.

— Comment, le père de celui qui a...

— Non, pas son père. Lui-même.

— Oh ! fis-je, avec un mouvement de dégoût.

— Les gens sont certainement très méchants, dit gravement le colonel Prieur. Ceux qui colportent cette horrible anecdote sont les mêmes que vous verrez ce soir pressés autour de la comtesse Athelstane, mendiant une invitation à une de ses fêtes, qui sont somptueuses. Mais je dois dire qu'il en est d'autres, moins suspects, et qui m'ont affirmé l'authenticité de cette abominable filiation. En tout cas, si elle est toute à la honte du feu comte Orlof, elle ne peut que diminuer la responsabilité d'une jeune femme vouée, par une telle hérédité, à de telles aberrations.

— La comtesse Athelstane est-elle folle ?

— Je n'ai pas dit cela.

— Quel âge avait le comte Orlof quand elle est née ?

— Trente-sept ou trente-huit ans. Il l'a épousée lorsqu'elle a eu vingt ans. Il est mort en 1918, pendant la guerre, à soixante-douze ans.

— Quelle vie extraordinaire a dû être la leur !

— Ils ont couru le monde, tantôt ensemble, tantôt chacun de son côté. Quand ils sont venus se fixer à Beyrouth, vers 1910, leur fortune avait à peu près disparu. Le comte l'a refaite assez rapidement, trop rapidement même. Puis, la guerre a éclaté. Ils n'ont pas été inquiétés, au contraire. Ils avaient la toute-puissante protection de Dje-mal Pacha, familier du salon de la comtesse.

— Ah ! est-ce que lui aussi ?...

— Comment donc ! Mais c'est la fable du pays,

mon cher. Djemal et le comte, opérant de concert, ont affamé Beyrouth et le Liban par de féroces spéculations sur les blés. La comtesse Athelstane est restée étrangère à ce crime, je l'admets. Mais enfin, son luxe est sorti de ces hideuses manœuvres. Il est vrai qu'elle a fait, qu'elle fait encore beaucoup de bien. Pendant la guerre, grâce à son influence sur Djemal... Tiens, Sofar, déjà !

Le colonel tira sa montre.

— Il est à peine neuf heures. Nous avōns bien marché.



L'automobile s'était arrêtée au centre du village, devant un café. Pendant que notre chauffeur versait de l'eau dans le réservoir fumant, des notables s'étaient levés de la terrasse où ils étaient assis. Ils avaient délaissé leur partie de trictrac, leurs narguilés. Ils nous entouraient, présentaient avec force protestations leurs civilités au colonel Prieur.

Je regardais avec étonnement cette place minuscule, écrasée par la façade d'un énorme palace. Un kiosque, une promenade plantée de maigres arbustes, des verdure en bosquets, une ville d'eaux à l'européenne, enfin, charmant petit paradoxe juché à onze cents mètres dans ces mystérieuses montagnes d'Asie.

Nous repartîmes.

— Il n'y a encore personne à l'hôtel, dit le colo-

nel. Nous sommes en juin. Il me semble que, l'année dernière, à pareille époque, il y avait déjà pas mal de fenêtres ouvertes.

— Je ne pourrai pas vous renseigner, mon colonel, puisque c'est la première fois que je vois Sofar.

Il me regarda avec ébahissement.

— Oui. Je n'y suis passé jusqu'ici qu'en chemin de fer, de nuit, quand je rejoignais le bled, par Damas ou Alep.

— Vous êtes depuis trois ans en Syrie, et c'est la première fois que vous vous promenez dans le Liban ?

— C'est criminel, mais c'est ainsi.

— Eh bien, fit-il, sur un ton un peu ironique, pour votre première promenade, il faut avouer que vous n'aurez guère prêté attention aux montagnes. C'est fort flatteur pour ma conversation. A propos, où en étions-nous donc ?

— Nous parlions de la fortune de M<sup>me</sup> Orlof.

— J'y suis. Mais, dites-moi, puisque vous n'êtes jamais venu par ici, c'est donc que vous ne connaissez pas encore le Kalaat-el-Tahara ?

— Son château du Liban ? Non, mon colonel.

— Vous savez qu'il est tout près d'ici, sur la route d'Ain Zahalta ?

De nouveau, il consultait sa montre.

— Après tout, pourquoi pas ? Il n'est que neuf heures dix. Nous n'avons pas besoin d'être à Raiak avant midi. Nous avons le temps. Oh ! ne

vous figurez pas que je vais vous conduire chez elle ce matin, ni même vous faire voir son fameux château. On ne l'aperçoit pas de la route. Mais vous allez contempler un paysage saisissant, un paysage qui ne contribue certes pas à dissiper l'impression d'étrangeté que laisse cette femme.

Nous arrivions à une espèce de col dénudé, troué par l'embouchure du tunnel où s'engouffre la crémaillère du chemin de fer de Damas. Une route plongeait à gauche vers une vallée verdoyante, étoilée de toits roses. Une seconde route s'enfonçait en serpentant à notre droite, parmi de hautes terres jaunâtres.

C'est à ce moment que le colonel Prieur avait donné au chauffeur l'ordre de prendre la route de droite.

— Quand nous sommes arrivés à Sofar, mon colonel, vous étiez en train de me dire...

— Quoi ?

— Que la comtesse Orlof avait fait, pendant la guerre, beaucoup de bien.

— Sapristi, vous avez de la suite dans les idées. Oui, elle a fait beaucoup de bien.

— Vous me disiez également qu'elle en avait été récompensée par la médaille de la reconnaissance française. Ce n'est pas la première distinction venue. Elle signifie de réels services rendus à notre cause.

— C'est la Légion d'honneur qu'aurait dû avoir M<sup>me</sup> Orlof, si on avait pu la lui donner, si la

source de ses bienfaits n'avait pas été par trop impure.

— Qu'a-t-elle fait ?

— Le bien ! Oh ! certes, pas à la manière d'une sœur de charité. Un peu selon sa fantaisie ; quand l'envie lui en prenait, vous comprenez, et de façon toujours assez théâtrale. Elle a mis son influence sur Djemal au service des pauvres gens des nations alliées surpris en Syrie par la guerre, en particulier au service des Français. Car il est indéniable qu'elle a une préférence pour nous. Si on pouvait dresser une liste à peu près complète de ses amants, je suis certain qu'il en ressortirait en notre faveur une proportion qui ne se retrouverait nulle part ailleurs, à la Société des Nations, par exemple. Des femmes, des filles de Français que Djemal voulait déporter jusque dans les steppes d'Anatolie ou de l'Euphrate, ont été préservées de ce sinistre destin, et parfois du déshonneur, par M<sup>me</sup> Orlof. Sous sa protection, elles étaient sacrées. Curieuse époque. Djemal pendait, prévariquait, spéculait sur les grains avec le comte Orlof. De son côté, Athelstane dépensait largement l'argent de son mari et de son amant, à faire tout ensemble le bien et la débauche, et chaque soir, complété par de pâles comparses, ce monstrueux trio se retrouvait autour d'une table de poker, ici, à Aley, chez Djemal, ou en ville, chez le comte. Voilà, mon cher, un épisode de la vie mondaine à Beyrouth, pendant la guerre.

Mais assez causé pour le moment. Vos yeux vous sont maintenant plus utiles que vos oreilles. Que dites-vous de cet endroit ?

— Ah ! fis-je, je n'aurais jamais soupçonné une chose pareille à moins d'une heure et demie de Beyrouth !...

Depuis que nous avons abandonné la route de Raiak, nous nous étions mis à monter et à descendre alternativement, selon les montagnes russes d'un chemin en lacets. Petit à petit, la végétation avait disparu. A peine, de-ci, de-là, quelques câpriens auxquels s'accrochaient, de plus en plus rares, des chèvres noires. A notre droite, dans une vallée déchiquetée, s'échelonnaient de lointains villages druses. A notre gauche, c'était la barrière rigide d'un Liban inattendu, d'un Liban de roches fauves, de cette teinte particulière qu'a la peau du lion. Les gigantesques cimes se profilaient sur le ciel cru avec la netteté d'une corniche qu'on croirait pouvoir toucher de la main. L'air raréfié des montagnes donnait à chaque détail — fût-ce une crête distante de dix lieues — un relief, une précision à l'emporte-pièce que je n'ai jamais observée ailleurs, ni dans les paysages les mieux éclairés des Maures ou de Catalogne, ni au Sahara.

— Qu'en dites-vous ? murmura le colonel Prier. Est-ce assez réussi, comme désolation. Ah ! sacrée femme, va !

— Et le château ?

— Eh ! fit-il, je vous avais prévenu que nous ne le verrions pas d'ici. Mais voici le chemin qui y conduit.

Un ruban jaune se détachait de la route que nous suivions, à environ cinq cents mètres. Il filait vers la gauche, et disparaissait à un kilomètre, derrière d'énormes plis de terrain.

— Le château est là, dit le colonel, dans cette déchirure. Regardez, pas un humain, pas un animal, pas une plante. Ah ! si, pourtant. Là-haut, au ras du ciel. Voyez.

Par plaques, la cime de la montagne qu'il me désignait était tavelée de points sombres.

— Les cèdres. Les touristes leur fichent la paix, à ceux-là. Ils ne sont pas dans le *Baedeker*. On n'a pas été obligé de les entourer de barbelés, comme leurs camarades maronites de Bherré.

Sans mot dire, je contempiais l'étonnant paysage. Le soleil, montant dans le ciel, faisait vagabonder sur le flanc des monts d'immenses ombres bleues. De grands oiseaux de proie volaient dans les précipices.

— Des vautours, dit le colonel Prieur, mais de beaux vautours. Ils n'ont rien de commun avec vos charognards du bled. La comtesse Orlof en a déniché un tout jeune, sur le pic de droite. Elle l'a offert au général Gouraud. Un joli animal. Vous le verrez à la Résidence. *Glou-glou*, il s'appelle *Glou-glou*. Elle a promis aussi un ours à Gouraud. C'est que l'hiver, avec la neige, les loups

et les ours descendent jusque sous les murailles du Kalaat-el-Tahara.

— Kalaat-el-Tahara ?

— Oui, vous savez bien, c'est le nom de son domaine. Qu'est-ce que cela veut dire, au juste, Kalaat-el-Tahara ?

— *Château de la pureté.*

Le colonel hocha la tête.

— Tout à fait le nom qui convenait, dit-il. Arrêtons-nous un peu, voulez-vous, là, sur ce pont.

Nous descendîmes de l'automobile, et nous nous assîmes sur le parapet, face aux montagnes. Le lit de l'oued, semé de gros cailloux blancs, avait quelques filets d'eau qui se hâtaient parmi les lauriers roses. Le chauffeur rafraîchit son moteur.

— Vous irez certainement un jour à Djoun, dit le colonel, là où s'éleva la demeure de lady Stanhope. C'est un endroit tragique. Mais il est presque gai, à côté de celui-ci. Les femmes ont quelque chose là, je vous assure.

Il se frappa le front, de l'index.

— Le chemin qui mène au château est bien entretenu, constatai-je.

— Je vous crois. Il a été fait sur l'ordre de Dje-mal Pacha. Quatre cents prisonniers, parmi lesquels il devait y avoir pas mal de nos coreligionnaires, y ont travaillé d'arrache-pied. Le travail a été vite achevé. Quand il s'agit de leurs fantaisies, les Turcs sont d'excellents agents-voyers. Athelstane n'a eu, depuis, qu'à le maintenir en

état. Mais son entretien ne donne pas grand mal à l'intendant du château, car, à part elle et ses invités, personne ne l'utilise. Les pauvres gens du pays n'auraient jamais l'idée d'y faire déambuler leurs moutons. Ils y ont vu passer l'automobile de Djemal. C'est mieux que n'importe quel écriteau de prohibition.

— Et cet oued, qu'est-ce que c'est ?

— Le Nahr-el-Haiyat, un affluent du Léontès. Quand la saison des pluies est venue, ce petit ruisseau a un tel débit et est si rapide, qu'une caravane qui avait fait halte imprudemment dans son lit fut, dit-on, emportée en quelques secondes.

— Il passe au pied du Kalaat-el-Tahera ?

— Oui, ou plutôt c'est le château qui a été élevé pour surveiller sa vallée. Un petit cours de stratégie franque, voulez-vous ? Nos ancêtres, comme bien vous pensez, n'ont pas bâti au petit bonheur ces énormes forteresses. Toutes concouraient au même but : garantir la liberté de la route des Lieux Saints, en assurant la sécurité des garnisons chargées d'assurer cette garde. C'est ainsi que les cinquante ou soixante châteaux forts dont les ruines parsèment la Syrie peuvent se diviser en deux catégories : forteresses maritimes, et forteresses terriennes. A la première appartiennent les ouvrages chargés de la surveillance de la côte et des points de débarquement. A la seconde se rattachent les forteresses commises à la protection de la grande voie traditionnelle qui, par Antioche,

Alep, Hama, Homs, Damas, rejoint Jérusalem. Chacune de celles-ci commande un couloir du Liban, complétant ainsi la forteresse du premier système à laquelle, sur la côte, aboutit ce couloir. Tel est le plan général. Du sud au nord, au bord de la mer, vous rencontrez d'abord le château d'Athlit, le *Castellum Peregrinorum* des Templiers ; le château de Sidon, celui de Djebail ; celui de Tripoli, qui est le château de la princesse Melissinde ; le Kalaat Yahmour ; les fortifications de Tortose ; l'énorme Markab, enfin.

— J'ai visité le Kalaat Markab, lorsque je suis allé, il y a un mois, chez les Alaouites.

— Bien vite, je pense.

— J'y suis resté deux heures.

— En deux jours, vous ne seriez pas venu à bout de la moitié de ce formidable dédale. Ce n'est pas le plus grand, pourtant. Les burgs rhénans, notre Coucy lui-même, quand les Allemands ne l'avaient pas fait sauter, étaient des jeux d'enfants, à côté des constructions des Croisés en Syrie. J'en ai visité une trentaine. Pas un ne ressemble à l'autre. Mais, de tous, on retire une impression analogue, une impression où le formidable cauchemar produit par ces ruines s'allie à une sorte de fierté mélancolique. Ce sont des gens de chez nous, des riverains de l'Aube, de la Saône, de la Marne, qui ont élevé ces colosses. Ils ont vécu dans ces chambres gothiques. Ils y sont morts. Ils y reposent. A Safita, un jour qu'on venait de

mettre à jour une crypte, j'ai tenu entre mes mains le tibia d'un de ces extraordinaires chevaliers de la Croix. J'aurais voulu le jeter sur une des tables de conférences internationales, autour desquelles on conteste nos titres à être ici aujourd'hui.... Continuons notre énumération. Du nord au sud, à l'intérieur des terres, c'est le Kalaat Sayoun, qui commande la trouée d'Alep à Lattaquié, au-dessous du Kalaat Baghras, qui obstrue pour sa part le défilé de Bailan. Puis voici le *Château blanc* de Safita. Puis le plus célèbre de tous, le Kalaat-el-Hoesn, le *Krak des Chevaliers*, qui domine la route d'Homs à Tripoli. Il était le centre des Hospitaliers. Protégeant la route de Sidon à Damas, par la vallée du Léontès, voici le Kalaat-ech-Chakif, qui appartenait aux Templiers, et qu'ils nommaient *Belfort*. Dominant les routes de Tyr et du Jourdain, c'est le Kalaat-es-Soubeibé, que les vieilles annales appellent *Château de Nemrod*. Voici enfin, couvrant la route de Saint-Jean d'Acre, le Kalaat Karn, le *Mons fortis* des Teutooniques. Je ne vous cite là que les animaux de la grande espèce, ceux qui surveillent les passages les plus importants. Leur réseau est complété par un système de forteresses secondaires qui gardent les vallées des affluents. C'est ainsi que la vallée du Nahr-el-Haiyat, affluent du Léontès, est défendue par le château qui nous occupe, le Kalaat-el-Tahara, fondé en 1180 par les Templiers, et propriété actuelle de la comtesse Orlof. Alors que

les grands Kalaats pouvaient abriter jusqu'à quatre mille familles, ces forteresses de deuxième zone ne pouvaient guère prétendre, de par leurs dimensions, à des garnisons de plus de cent cinquante hommes. C'est peu pour une citadelle. Ce n'est pas mal, convenons-en, pour une maison de plaisance.

— Mais est-ce que ces châteaux ne sont pas presque tous en ruines ?

— Ils ont, en effet, pour la plupart, beaucoup souffert. Le Kalaat-el-Tahara est un des mieux conservés. Quand le sultan Bibars l'enleva aux Templiers, vers 1280, il ne le rava pas, s'en étant d'ailleurs emparé par la trahison. Tel qu'il était en 1916, il n'en a pas moins coûté les yeux de la tête aux Orlof, lorsqu'ils ont entrepris de le faire restaurer. Il est vrai que, toujours grâce au bon ami Djemal, la main-d'œuvre n'est pas revenue à un prix très élevé. Djemal a mis en outre à la disposition de la comtesse un jeune architecte allemand mobilisé, qui a procédé à un fort habile rafistolage, dans le style médiéval un peu rococo que vous pouvez contempler au Hohkœnigsburg, par exemple. Il n'y a pas à se moquer, vous verrez, c'est un joli travail. M<sup>me</sup> Orlof a fait transporter, dans cette formidable demeure, de quoi meubler une quarantaine de maisons de bourgeois cossus. Il y a de tout, là-dedans, depuis un cinématographe et six couples de cygnes de la Sprée, offerts par S. E. le maréchal de Falken-

hayn, jusqu'à un vieil eunuque du Hedjaz, don gracieux de S. M. le roi Hussein. Ajoutez-y le téléphone, le chauffage central, l'électricité, une quarantaine de serviteurs druses, dévoués comme des Saint-Bernard, et vous admettez que ce diable de Château de la Pureté constitue un home des plus convenables, doté même d'un confort comme on n'est guère habitué à en rencontrer en Orient... Tenez, si nous avons eu le temps... Mais non, vraiment, nous n'avons pas prévenu. On ne peut pas tomber ainsi chez une femme, à dix heures du matin. Ce sera pour une autre fois. Allons, mon cher, en voiture !

Elias Kilmakif, jeune chauffeur syrien d'excellentes manières, dirigeait à Zahlé un garage dont le matériel consistait en une petite *Ford*. Il faut ajouter, pour être juste, que le capot de cette voiturette était garni d'amulettes de verre bleu, et qu'Elias, en véritable artiste, avait décoré de décalcomanies, du meilleur effet, la glace du pare-brise.

Ce fut ce jeune homme et cette automobile qui, vers cinq heures de l'après-midi, assumèrent la charge de me reconduire de Raiak à Beyrouth, à temps pour me permettre de m'habiller, et de me rendre à la soirée de la Résidence.

Dès le matin, la veille même, j'avais eu l'im-

pression que le colonel Prieur ne se sentait pas pour cette soirée un attrait forcené. Cette impression s'était changée en certitude pendant le déjeuner. La conférence contradictoire avec les marchands de terrains de la Bekaa avait été conduite par mon chef d'une façon qui était loin de dénoter le désir d'aboutir à tout prix le jour même.

— Je les renvoie à demain matin. La nuit porte conseil. Au petit jour, ils viendront me retrouver, souples comme des gants. Ah ! diable ! Et la soirée de la Résidence que j'oubliais... Quel contretemps ! Mais le devoir avant tout. Vous allez rentrer, mon cher, et vous m'excuserez auprès du général. Le commandant Haller va vous faire donner une voiture...

— C'est que, mon colonel...

— Quoi ?

— Le commandant de l'aéronautique nous interdit de mettre des autos du parc à la disposition des officiers qui n'appartiennent pas au service.

— Qu'est-ce que vous me chantez là, Haller ? Et les membres de la commission économique, est-ce qu'il ne les a pas baladés, en long et en large, dans vos voitures, votre commandant ?

Le commandant Haller sourit.

— C'étaient des parlementaires, mon colonel.

— Eh bien ?

— Je suis certain, dit le commandant, évitant

de répondre, que si vous téléphoniez à Beyrouth, on ne demandera pas mieux...

— Je n'en ferai rien, vous pouvez être tranquille. Prenez ma voiture, Domèvre. Je rentrerai demain à Beyrouth, par mes propres moyens.

— Il y aurait une solution, mon commandant, dit un des officiers.

— Laquelle ?

— Elias Kifmakif, le petit chauffeur de Zahlé, par tout à l'heure pour Beyrouth, où il a à faire. Il n'est pas très courageux. Il sera ravi d'avoir un compagnon en uniforme. La semaine dernière, en effet, un chauffeur a été dévalisé, sur cette route, par des bandits déguisés en gendarmes syriens.

— Etes-vous sûr, demanda le colonel, que c'étaient bien des gens déguisés ?

— Nous allons faire dire à Kifmakif qu'il vienne chercher le capitaine ici même, dit le commandant en riant. De cette façon, il sera certain que c'est un véritable protecteur qui prend place dans sa voiture.

Ainsi fut fait, et une heure plus tard, je gravissais dans la petite Ford les premiers escarpements du Liban.

Tarbouche en arrière de la tête, le jeune Elias, attentif aux virages, fredonnait une mélodie gutturale. Enfoncé dans un coin de l'automobile, moi, de mon côté, je m'efforçais de détourner mon esprit des pensées auxquelles il revenait sans cesse, invinciblement. Les montagnes, du lilas

pâle étaient en train de passer au violet foncé lorsque je compris l'inutilité de mes efforts.

Je me penchai vers mon conducteur.

— Prends la route de gauche, commandai-je.

La Ford s'arrêta. Elias me regarda avec un étonnement douloureux.

— Ne m'as-tu pas entendu ? Tourne à gauche.

— A gauche, mon capitaine ?

— Oui, à gauche.

— Mais c'est la route d'Ain Zahalta.

— Eh bien ?

— Nous n'allons pas à Beyrouth ?

— Nous allons à Beyrouth. Mais nous faisons d'abord un crochet d'une heure sur la route d'Ain Zahalta.

— Elle est pleine de brigands druses.

La religion d'Elias lui interdisait visiblement d'avoir le moindre rapport avec ces mécréants.

— Tourne toujours ; nous verrons.

— Mais..

— En voilà assez ! Tourne.

La petite Ford obéit piteusement.

La nuit était tout à fait tombée. La lune commençait à poindre au-dessus des monts qu'elle inondait d'une lueur roussâtre. On voyait, presque aussi bien qu'en plein jour, les mouchetures noires des cèdres.

Elias ne chantait plus.

Qui peut prévoir son avenir ! Et pourtant, en

ces minutes, je le jure, je me suis rendu compte de l'influence qu'allait avoir sur toute ma vie ce *tourne à gauche*. Je songeai à Michelle. A cette heure, la pauvre enfant, elle, devait commencer à se préparer pour le bal. Et l'autre aussi, sans doute, là, tout près de moi, dans son haut château sombre.

Et Walter !

...Quand on a commencé, il faut s'obstiner. Ce n'est qu'à ce prix qu'au bout de certaines folies, se trouve parfois la réussite. Le jeu en est l'exemple. Atout, atout, atout, encore atout. Oui, mais si la dernière carte qui reste en main de l'adversaire est un atout supérieur?... Eh bien, alors, on paie, et tout est dit.

La lune montait dans le ciel pâle, éclairant le terrain désolé qui se trouvait à notre gauche, entre la route et les montagnes. Nous atteignîmes le chemin de Djemal, le pont sur lequel le matin, le colonel et moi, nous nous étions arrêtés.

— Halte.

Je mis pied à terre.

— Tu vas rester ici, à m'attendre. Gare ta voiture en dehors de la route, et éteins les phares. Je serai de retour avant une heure.

Les jérémiades d'Elias recommencèrent.

— Rester ici, mon capitaine !

J'eus l'impression que, dès que j'aurais le dos tourné, il aurait le courage de filer seul sur Beyrouth.

— Oui, rester ici. Et pas de blagues, si tu tiens à ton permis de conduire...

Très dignement, il dit :

— J'ai peur.

— Je te laisse mon revolver, imbécile.

Aux grognements éplorés d'Elias, je compris qu'il protestait que le revolver ne lui serait d'aucun secours, s'il ne gardait pas auprès de lui quelqu'un susceptible de le faire fonctionner.

Je haussai les épaules.

— Silence. Et à bientôt.

Le colonel Prieur m'avait annoncé un kilomètre de chemin. En moins d'un quart d'heure, j'eus franchi ce kilomètre. Je suivis une gorge obscure. En contre-bas, l'oued pleurait doucement dans la nuit. Des glapissements de chacals surexcitaient mes nerfs.

Soudain, mon cœur battit. Je venais d'apercevoir, tout près de moi, une masse sombre : le château. Alors, j'abandonnai le chemin, et me mis à grimper au flanc de la montagne.

Des nuages passaient sur la lune. Je demeurai, quelques secondes, sans rien voir. Puis le floconnement se dissipa. Je continuai mon ascension.

Je ne m'arrêtai que lorsque je fus environ à la hauteur de la tour la plus élevée. De là, je pouvais voir l'ensemble de l'ouvrage. Dans ce chaos de murailles noires, je distinguai la première enceinte, ténébreuse ; puis la cour d'honneur ; le

corps principal du bâtiment, enfin, éclairé de fenêtres ogivales qui se découpaient en or. Dans la cour, deux points blancs étincelaient, comme les yeux fulgurants de quelque monstre. C'était l'automobile de la comtesse Orlof qui, arrêtée devant la porte d'honneur, attendait.

Les cris des chacals s'étaient tus. Avec une attention forcenée, mes yeux scrutaient l'obscurité, s'efforçaient de détailler cet étrange repaire. La branche épineuse du petit gommier auquel je m'accrochais, me scia l'index de la main gauche.

J'ai toujours eu le sens de l'heure. Même aux moments de ma vie les plus riches en émotions, j'ai conservé, très précise, la notion du nombre exact des minutes qui s'écoulaient. Il en va de même pour les grands prodigues. Ils connaissent le nombre exact des écus qu'ils jettent par les fenêtres. Ils les précipitent, cependant, et leur volupté ne fait qu'y gagner en profondeur et en amertume.

Des vitres s'éteignirent. D'autres s'allumèrent. Une ombre parut à l'une d'elles, y demeura immobile. Une ombre ! Peut-être celle d'Athelstane nue.

Nécessité de trouver une excuse à cette ridicule équipée de collégien ! La pensée m'en traversa l'esprit.

— Après tout, me dis-je, n'est-ce pas un peu mon métier qui m'oblige à observer de près cette bizarre boîte à surprises orientales. Un endroit

où Djemal a passé, où, depuis, d'autres, probablement, et du même tonneau...

J'eus tôt fait de sourire d'une pareille hypocrisie. Djemal, ses successeurs probables, était-ce donc mon patriotisme qui me les rendait en cet instant aussi odieux ? Abuser les autres, passe encore ! Mais soi-même !...

Une deuxième ombre venait de surgir à côté de la première. La femme de chambre d'Athelstane, sans doute. Puis, toutes deux, elles disparurent.

— Allons-nous-en. Il est temps.

Je retrouvai mon pauvre chauffeur tapi dans un fossé, à côté de son automobile. Les dragons bleus de Blucher surgissant derrière la Haie Sainte apportèrent à Wellington un réconfort moins puissant que ne le fit mon retour pour le cœur de ce jeune homme. Il était sept heures et demie.

Un peu après Aley, nous entendîmes derrière nous, impérieux et pressés, les appels d'une sirène. Elias prit précipitamment sa droite, à en raser le bord du précipice. Presque au même instant, une énorme automobile nous dépassa, à toute vitesse. C'était la *Mercédès* de la comtesse Orlof. J'eus juste le temps d'entrevoir la silhouette de la jeune femme, et, assise à sa gauche, une seconde silhouette, celle d'un homme, me sembla-t-il... Mais je ne l'aurais pas juré.

A neuf heures et demie, je gravissais, en grande tenue, le perron de la Résidence. Le général Gouraud se tenait devant la porte du salon de gauche

accueillant la foule de ses invités. Quand il m'aperçut, il eut un geste de satisfaction.

— Le colonel Prieur est-il de retour ?

— Non, mon général. Il vous prie de l'excuser. Une affaire de service l'a retenu à Raiak. Il sera revenu demain matin.

— Bien. J'aurai à vous parler ce soir même. Affaire grave, murmura-t-il. Venez me retrouver d'ici une heure. Nous nous mettrons quelques instants à l'écart...

— A votre disposition, mon général.

— Pour le moment, c'est à la disposition de mes invitées qu'il faut vous mettre. Les danseurs font prime, ce soir. A bientôt.

Je m'inclinai, et pénétrai dans le salon de droite, tout résonnant des mesures d'un *one-step*.

Le premier couple auquel je faillis me heurter en entrant fut la comtesse Orlof et le major Hobson.

\*  
\* \* \*

Contrastes passionnants qu'offre cette Syrie de 1922. En moins d'une heure d'automobile, on est transporté des obscures cimes neigeuses aux tièdes salons lumineux qui sourient au bord de la mer, parmi les parfums des plantes tropicales. Des sentiers déserts où druses et maronites continuent à régler à coups de couteau et de carabine leurs vieilles histoires, on passe aux lam-

bris étincelants sous lesquels les cheiks des uns flirtent avec les femmes des autres. En moins d'une heure, les molles cadences des tangos ont succédé aux hurlements des chacals.

Encore un peu ébloui, je m'adossai à l'une des hautes colonnes d'albâtre de la salle. Je regardais les couples défiler devant moi. Mais je n'en voyais qu'un. La comtesse Orlof avait une robe de velours noir, dont nul ornement ne venait rompre la pure harmonie. L'extraordinaire débrouche de brocarts, de plumes, d'étoffes lamées qui faisait ressembler un peu trop ce soir-là les salons du Haut-Commissariat à une volière d'éclatants oiseaux des îles, achevait de donner tout son prix à la magnifique simplicité de ce grand lis sombre. Hobson, avec qui elle dansait, portait la tenue de gala de son régiment : le pantalon bleu foncé à bande rouge, très ajusté sur les bottes vernies hérissées de deux gigantesques éperons, en forme de points d'interrogation renversés. Il avait le col, le plastron, la cravate noire du smoking, la ceinture de satin rouge, l'étroite veste de drap écarlate à la boutonnière de laquelle s'alignait une brochette de minuscules décorations en brillants. L'une d'entre elles était la croix de guerre française avec palme. Je songeai à l'adjudant Franceschini, égorgé par les Chamars, et pour qui Walter n'avait pu obtenir la médaille militaire... Il n'avait que des étoiles sur sa croix de guerre, lui.

Quand le déroulement de la danse ramenait à ma hauteur ce couple mystérieux, je les voyais qui riaient. Lorsque, la dernière mesure assénée, les danseurs se dispersèrent, Hobson me fit signe. J'allai les retrouver tous deux au buffet.

— Une coupe de champagne, me dit Hobson.

Il riait très haut. Il échangea quelques mots, en anglais, avec Athelstane, qui rit aussi.

Je dus avoir alors un air assez sottement vexé. Hobson rit plus fort.

— Quelle faute, pour un officier de renseignements, d'ignorer l'anglais ! dit-il.

Il se pencha vers moi.

— A la belle ! me souffla-t-il à l'oreille.

Et il choqua sa coupe contre la mienne.

— Eh bien, capitaine, fit Athelstane, ne m'invitez-vous pas à danser ?

— Si vous voulez bien, madame, la prochaine danse...

— C'est un fox-trot, et je suis engagée. Mais ensuite... je vais consulter mon carnet. Tenez, en attendant, allez donc un peu auprès de M<sup>me</sup> Hennequin. Savez-vous qu'elle est tout à fait délicate, votre petite fiancée !

Et elle nous quitta, enlevée par son nouveau danseur.

— Eh bien, me dit Michelle, que j'étais allé retrouver dans le coin où elle causait avec les deux filles du gouverneur du Liban, croyez-vous

que ce soit gentil de venir si tard ? Je ne vous ai pas vu depuis deux jours, monsieur.

— J'étais à Raiak. Je viens juste de rentrer.

— Nous dansons ensemble le prochain tango, j'espère ?

— Naturellement, Michelle.

Je revins vers Hobson, qui vidait une autre coupe de champagne. Il était décidément un peu gris. A mon tour, je trouvais que, pour un officier de renseignements, il buvait trop. Mais ce n'était réellement pas à moi à lui en adresser le reproche.

— A la belle ! répéta-t-il, avec son rire que, ce soir, je trouvais insupportable.

Athelstane, dansant, venait de passer auprès de nous.

— Dites-moi, Hobson, murmurai-je. Est-ce là le terrain sur lequel nous la jouerons, la belle ?

— Oh ! très drôle, vraiment, s'esclaffa-t-il. Et qui sait, après tout ! Une autre coupe de champagne ?

Nous rimes, tous deux. Athelstane revenait vers nous, seule. Nous riions toujours.

— Vous n'êtes pas polis, dit-elle. Il me semble, sous votre rire, découvrir un tas de sous-entendus... Je vous appartiens pour la prochaine danse, capitaine.

C'était le tango de Michelle. J'eus juste le temps de me faufiler auprès de M<sup>lle</sup> Hennequin.

— Michelle, toutes mes excuses. J'avais com-

plètement oublié. J'ai promis ce tango à M<sup>me</sup> Orlof.

Et je la quittai précipitamment, pour me soustraire à son air de surprise, surprise où il n'y avait pourtant pas encore cette nuance douloureuse que depuis, hélas ! il m'a été donné de lui voir tant de fois.

L'orchestre m'entraînait avec Athelstane. Mon remords se dissipa vite. Nous étions le point de mire de tous les yeux. Une vanité enfantine se mêlait au flot de sentiments troubles qui montaient en moi.

La comtesse Or'lof dansait avec une nonchalance grave, les yeux vagues. Tout à coup, je m'aperçus que son regard venait de se fixer sur ma main gauche, à l'endroit où se trouvait la raie sanglante, la mince plaie ouverte, trois heures auparavant par l'acacia du Kalaat-el-Tahara.

— Où vous êtes-vous fait cela ? demanda-t-elle.

Et, tout en continuant de danser, elle effleurait de son doigt la petite fente rouge.

— Ah ! pensais-je, quand viendra-t-il, le moment où je le lui avouerai ?